Document généré le 26 sept. 2024 21:44

24 images

24 iMAGES

Une vie au pluriel

Trois vies et une seule mort de Raoul Ruiz

Jacques Kermabon

Numéro 83-84, automne 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23350ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (1996). Compte rendu de [Une vie au pluriel / *Trois vies et une seule mort* de Raoul Ruiz]. *24 images*, (83-84), 31–31.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

TROIS VIES ET UNE SEULE MORT
DE RAOUL RUIZ

Une vie au pluriel

PAR JACQUES KERMABON

À la question scénario qui agite périodiquement le monde du cinéma, Raoul Ruiz apporte avec ce film une réponse jubilatoire, un réjouissant pied de nez. Vous voulez des histoires, en voilà non pas une mais deux, trois, quatre, entrelacées entre elles pour le plaisir.

Les deux personnages principaux qui portent ces histoires sont Pierre Bellemare, le narrateur, un conteur radiophonique, et Marcello Mastroianni, tour à tour et en même temps Mateo Strano, Georges Vickers, un majordome, Luc Allamand. Le film pourrait être «à sketches», enchaînant des histoires distinctes interprétées par le même Mastroianni. Il s'annonce ainsi. Bellemare, dans son propre rôle, dans un studio de radio, raconte le destin d'un homme qui est un jour parti acheter des cigarettes et n'est revenu qu'au bout de vingt ans. Il parle et la mise en images du récit advient devant nos yeux. L'image n'a pas pour fonction de rendre crédible la fiction, elle est l'émanation de la voix du conteur, s'inscrit ainsi dans une tradition orale et populaire. Bellemare raconte ainsi successivement l'histoire d'un homme riche qui devient mendiant, celle d'un jeune couple réduit à la misère qui reçoit en héritage un pécule mensuel, une maison nantie d'un majordome dont ils doivent promettre de ne pas se séparer, celle d'un homme d'affaires qui s'étant inventé une famille à l'étranger la voit un jour débarquer chez lui, celle d'un professeur d'anthropologie négative devenu mendiant et amoureux d'une prostituée, «maîtresse» à Pigalle. On comprend d'abord que le majordome est en fait celui qui a fait don de sa fortune aux jeunes amants, qu'il est le père de la fille qu'il a eue avec la femme abandonnée par cet homme parti un jour pour ne plus revenir..., avant de finalement comprendre qu'il est logique que tous les personnages (dont certains ont des doubles vies) soient incarnés par le même acteur puisqu'il s'agit en fait du même individu, affligé du syndrome de la «personnalité multiple».

Marcello Mastroianni et Marisa Paredes. Une brillante et jubilatoire élaboration intellectuelle.

Lorsqu'on l'apprend, on ne peut s'empêcher de vérifier rétroactivement si on peut rétablir une véritable chronologie à ces destins multiples et entrecroisés alors que notre principal plaisir est de savourer la science avec laquelle Ruiz nous noie dans un enchevêtrement de signes.

Ces indices sont d'abord liés aux récits qui nous sont contés, des histoires qui empruntent à la tradition populaire (enfant qui retrouve son père, mendiant riche), au conte fantastique, à l'univers schématique de la bande dessinée. Ils lancent des pistes, tressent des effets de rimes, qu'on s'épuiserait à vouloir inventorier et dont la fonction n'est pas tant de délivrer du sens que d'en faire miroiter la possibilité. On dira de même pour les références culturelles (Ruiz a une culture aussi vaste que protéiforme) qui s'imbriquent dans les récits. Le plaisir est moins d'en dresser la liste que d'en apprécier la fulgurance et les échos dans le cours du film.

On reprochera peut-être la gratuité de cette brillante construction, pure élaboration intellectuelle, mais comment nier la jubilation qu'elle procure?

Et puis, qui n'a jamais rêvé d'avoir plusieurs vies lors de son passage sur terre? Ruiz rêve tout haut ce possible. Si cela paraît malgré tout plausible, c'est d'abord parce que le ton adopté est plus cartésien qu'à l'accoutumée. La voix de Bellemare nous ferait croire aux événements les plus extraordinaires et les images se jouent — à quelques exceptions près — des conventions réalistes, c'est-à-dire une optique moyenne et un minimum de fantastique. Nous y croyons aussi parce que c'est vrai. Nous avons plusieurs vies: la réelle, la vie rêvée (Pessôa), celle de notre enfance toujours présente dans nos vies d'adultes, ces identités qui varient en fonction des lieux où nous nous trouvons, des personnes avec qui nous sommes. Je n'est pas un autre, écrivait Henri Michaux, je est mille autres. ■

TROIS VIES ET UNE SEULE MORT
France-Portugal 1995. Ré.: Raoul Ruiz. Scé.: Ruiz et Pascal Bonitzer. Ph.: Laurent Machuel. Mont.: Rodolfo Wedeles. Int.: Marcello Mastroianni, Anna Galiena, Marisa Paredes, Melvil Poupaud, Chiara Mastroianni, Arielle Dombasle. 123 minutes. Couleur.